

Isabelle Eberhardt: regards, désirs et création d'une mystique

Résumé

Qui est Isabelle Eberhardt ? Cette femme-protée, fascinante et fascinée, androgyne d'un désert qui devait, en une saisissante allégorie, l'engloutir dans ses eaux, elle qui toujours chercha à se fondre dans son immensité brûlante. Elle sait dire bien fort qu'elle était musulmane. Sa vie si étrange et si aventureuse en ce début de siècle, a pris une valeur mythique. L'Algérie a été avant tout son lieu d'identité et d'affirmation.

L'étude présente restitue une voix, mais aussi une écriture qui, au-delà des déformations d'un vécu insolite, permet une connaissance d'une Algérie d'hier, d'une vie concrète et d'un choix existentiel hors du commun dans l'Algérie coloniale.

**Dr ALI-KHODJA
Djamel**

Département des Langues
Etrangères
Université Mentouri
Constantine (Algérie)

ملخص

من هي إيزابال إبرهارد؟ هذه المرأة الحرياء، الفاتنة والمفتونة، خنثى الصحراء التي كانت لتبتلعها في مياهها في استعارة أخاذاة؛ هذه المرأة التي كانت دوما تسعى إلى الذوبان في فضائها المحرق، كما كانت تجرؤ على الجهر بأعلى صوتها بأنها مسلمة. لقد أضحت حياتها الغريبة الثرية بالمغامرات في بداية هذا القرن بمثابة الأسطورة، وكانت الجزائر لها موضع الهوية وإثبات الذات. إن هذه الدراسة لا تسترجع صوتا فحسب بل أيضا كتابة تسمح، رغم تشويهاات الزمن المعيش الغريب بمعرفة جزائر الأمس، معرفة حياة ملموسة واختيار وجودي يخرج عن المعتاد في الجزائر خلال الإحتلال.

I- ISABELLE EBERHARDT OU LA FECONDE ERRANCE DANS "SON PAYS REEL"

Qui est Isabelle Eberhardt ? Cette femme-protée, fascinante et fascinée, androgyne d'un désert qui devait, en une saisissante allégorie, l'engloutir dans ses eaux, elle qui toujours chercha à se fondre dans son immensité brûlante. Il reste aujourd'hui ses écrits et les témoignages de ceux qui l'ont connue pour donner plus d'épaisseur au mystère.

"Russe de sang tartare", née le 17 Février 1877 à Genève d'un père inconnu, et élevée par un ex-pope défroqué, elle meurt à Ain-Sefra le 21 Octobre 1904, emportée par un oued en crue. Déroutante Isabelle Eberhardt! Elle naît dans une villa, ouvrant les yeux sur les sapins et les cimes enneigées du Jura. A vingt ans, elle rejette ce paysage froid de banlieue de Genève. Elle sombre dans la fascination des grands espaces désertiques, du silence des dunes, des chevauchées "en cavalier arabe". Eduquée par

l'amant de sa mère, un nihiliste anarchiste qui lui apprend l'endurance et plusieurs langues dont l'Arabe, elle subit l'attrait de la vie nomade et se convertit à l'Islam.

Ses biographies se perdent. Aujourd'hui encore on récrit sa vie, comme si chaque fois qu'un auteur s'y intéresse, il croit déceler quelques secrets à divulguer. Percent-ils l'âme d'Isabelle, la vraie ? Elle s'y est acharnée elle-même, morte à vingt-sept ans, trop précocement sans doute, pour y être arrivée. "*Les Journaliers*", la seule œuvre qui lui soit fidèle, avertit les biographes: "Pour un étranger, ces pages seraient incompréhensibles presque toujours". Ici commence le mythe d'un personnage complexe aux origines énigmatiques. Des points obscurs jalonnent sa vie, des auteurs s'y sont projetés, Isabelle s'en est sortie multiple, avec des images disparates. Désormais, elle ne restera jamais "une" et elle n'en est que plus fascinante, plus mystérieuse.

"Elle tient de l'enfant et du monstre... Pétrie d'instinct et de calcul. Elle est plus une par ce qu'elle veut que par ce qu'elle est ". Fille naturelle, Isabelle est un enfant de l'exil, qui porte le nom de sa mère Nathalie Dorothée Eberhardt, femme d'un général russe, qui fuit son mari et s'installe avec son amant à Genève "asile des proscrits". C'est là qu'en 1877 naîtra Isabelle Eberhardt. Qui est son père ? Aucune réponse définitive. Rimbaud, estime Pierre Arnould dans son livre sur ce "génie précoce", poète errant et qui mourut musulman. Ressemblance physique et même penchant pour l'Islam. Isabelle aurait dit un jour : "Je mourrai musulmane comme mon père".

Mais le compagnon de sa mère est un nihiliste "rancuneusement hostile à la religion", il ne peut donc s'agir de lui. Est-elle réellement fille de Rimbaud? "Hypothèse d'un romantisme échevelé, l'aventureuse et géniale Isabelle Eberhardt n'avait nul besoin de cette extraordinaire ascendance". Un père non identifié: ce n'est pas la seule zone sombre de sa vie. Sa mère est d'autant plus dans ses préoccupations que son père y est absent, totalement exclu. Autre énigme, sa passion pour son frère Augustin, son confident. Cette amitié entre les deux adolescents était-elle passionnée jusqu'à l'inceste? "Avec ce frère bien-aimé, Isabelle eut la première révélation de l'absolu, l'absolu qui hante plus intensément les âmes mobiles et vagabondes". A-t-elle rêvé de cette terre d'Islam en compagnie de son frère avant même qu'il ne s'engage dans la légion étrangère et qu'il se retrouve en Algérie? Quand, au juste s'est-elle faite musulmane? Augustin "est-il resté le plus grand amour de la jeune fille ?" Contrairement à elle, son frère "se case". Elle dit de lui: "Augustin n'est point né pour cela et il s'est engagé à jamais dans les sentiers battus de la vie". Elle se sent différente des autres, probablement sous l'emprise et l'influence du compagnon de sa mère, cet anarchiste qu'elle appelait "vava", et qui l'encourageait dans sa recherche d'un "destin hors du commun". "Je ne me sentirai jamais attirée que vers les âmes qui souffrent de cette haute et féconde souffrance qui a nom le mécontentement de soi-même, la soif de l'idéal, de cette chose mystique et désirable qui doit embraser nos âmes, les élever vers les sphères sublimes de l'au-delà".

Serait-elle venue à l'Islam pour s'inventer son propre "art de vivre"? Que de questions sans réponses, sans certitudes. Isabelle a pour habitude de ne se confier "qu'à ses cahiers". Elle laisse ses passionnés face aux interprétations qui n'engagent qu'eux-mêmes.

L'âme slave serait-elle si proche de l'âme arabe ? "Même sentiment poignant de la

fatalité, poignant et pourtant résigné, même nomadisme". Isabelle serait donc une slave un peu prédisposée à sillonner le désert, et qui, même élevée par un "père" résolument farouche à tout ordre établi, se sentit un faible pour l'Islam, ou pour ce qu'elle appelle "la résignation islamique". Orpheline a vingt ans, dans un pays étranger, seule, obsédée par la mort, prématurément tourmentée par la rupture avec les êtres vitaux qu'on enterre, l'amour qu'on porte à des êtres "périssables", elle part en quête de courage pour assumer la mort, elle trouve l'Islam et lui rend hommage pour avoir fait du tombeau "un lieu de repos que rien ne saurait plus troubler, un acheminement radieux vers l'avenir éternel". Elle aime les Arabes pour cette "faculté qu'ils ont d'accepter la mort".

Un de ses frères s'est suicidé, sa mère est morte juste quelques mois après leur arrivée à Annaba, son "père" deux ans après ... Augustin, quant à lui, est de l'autre côté de la barrière, ils ne partagent plus les mêmes idéaux. Elle est seule, "hantée" par la tombe de sa mère, enterrée à Bône, dans un cimetière musulman. Sa vie de nomade commence. "Elle endort en elle, le souvenir de ses morts tragiques, elle s'exerce à cette solitude dont elle voudrait recevoir l'ordination... Sous quelque burnous commun, elle erre à travers la Casbah, hante les cimetières, revient avec une prédilection morbide, au quartier de Bab El Gorjani que fréquentent les mendiants et les prostituées. Un complexe sentiment d'attirance et de pitié toujours, la poussera vers les êtres déçus". Ici, elle est à Tunis. Elle souffre de "la prodigieuse mobilité de sa nature" et, dit-elle, de "l'instabilité vraiment désolante de mes états d'esprits...".

Elle descend vers le Sud constantinois, elle va à Timgad pour contempler les vieilles civilisations, elle fait un tour à Biskra, descend plus au Sud pour calmer son besoin des libres chevauchées dans le grand désert. Elle décide de ne plus se nommer "Isabelle Eberhardt" mais "Mahrnoud Sâadi", elle opte pour le costume de cavalier arabe, se fait passer pour un étudiant tunisien et se fond dans les zaouias du Sud. "N'est-elle pas femme par ce goût de duplicité ?" Androgyne, elle se parle tantôt au masculin tantôt au féminin. Elle est l'un et l'autre sexe. Elle se déguise en cavalier, matelot, "sa virilité domine dans ses courses au désert". Et, d'un autre côté, "femme, elle éprouve le besoin d'un guide et d'un appui mais elle redoute en même temps le maître, affamée qu'elle est d'indépendance".

Dans le couple qu'elle forme avec Slimane, son mari, " Isabelle " laisse entendre qu'il y a dans son amour pour lui quelque chose qui n'est pas " normal ", qui n'est pas "naturel" et qui lui confère un statut d'exception: Des deux, c'est elle la nomade. Depuis cette adolescence où elle coupait du bois, habillée en garçon, elle était partie pour émerger du lot et ne jamais être une femme semblable à toutes les autres.

"Vierge romantique et garçonne", elle dérouta les biographes, une fois encore, par les relations spécifiques avec Slimane et par ses "préoccupations des choses obscures et troubles des sens". Ni vulgaire nymphomanie, ni simple homosexualité. Quoi au juste? Elle ne l'a pas dévoilé. "Frémissante, femme toujours affamée d'éternité ?" Elle déteste les femmes. Elle n'en aime que sa mère et Lalla Zeïneb, maraboute, aspira t-elle un jour à donner son nom à une blanche Kouba ?

Elle ne s'inclina que sur la tombe "des descendantes de Sidi Ben Bouziane". Le reste des femmes la laisse indifférente ou méprisante. Affirmant une fois encore sa volonté d'être différente, elle ne se lia d'amitié qu'avec les hommes, ne fréquenta que leurs

assemblées, fuma le kif, porta le pantalon et pénétra les cafés maures. Et, du reste, "elle était plus souvent sur un cheval que sur un lit". Elle fouetta les femmes du regard et n'en a retenu que des portraits exotiques comme Dinét en a dessiné les contours. Elle avait de l'amour pour sa mère et de l'indulgence pour les prostituées. Là, elle est plus profondément homme que ne laisse supposer son habit de cavalier, n'est-ce pas dans ses fantasmes que les femmes sont ainsi classifiées, la mère respectée et la putain recherchée et désirée? Isabelle a ses raisons que le biographe ne connaît pas, "il s'en trouve toujours un pour contredire l'autre", celui-ci s'épuise à faire d'Isabelle une femme, il appuie sur le terme "Femme, Femme ! Un regard à son miroir et elle épingle pour elle-même une ligne des Goncourt, des yeux qui semblent les yeux du soir". Se sentait-elle plus homme que femme ou l'inverse? Quelle pulsion voulait-elle étouffer? Sacrée Isabelle, anxieuse de la mort et de l'éternel, c'est moins son œuvre qui l'immortalise que sa façon de scandaliser et de provoquer les mœurs. On attend moins de son œuvre que de son vécu.

On s'attarde plus souvent à ces côtés obscurs de sa personnalité que vers sa littérature. Pourquoi écrivait-elle? "... J'écris comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement, et c'est ma consolation".

Elle aima le désert, elle a su l'écrire. Elle n'avait de chez soi paisible que dans les zaouias hospitalières et sur cette terre d'Afrique "où même la mélancolie des horizons n'y est ni menaçante, ni désolée comme partout ailleurs". Ce qui a de plus clair en elle, de plus limpide: sa recherche des Ksours lointains. A chaque départ vers l'Europe, elle s'impatiente de retrouver à nouveau la terre africaine, "la vie musulmane". A peine arrivée de Marseille, elle s'élance vers "Djemâa El Kébir", "Sidi Abd Rahmane", prie à "Djemâa Djedid", achète du kif pour écouter à l'infini "ce chant de triomphe de l'Islam". A Ouargla, à El-Oued qui fut pour elle une révélation, elle s'initia à la confrérie des Kadrya: savaient-ils que sous ses habits de cavalier se cachait une femme? Tout fait supposer que oui. Intimement liée avec les marabouts, proche également de Lyauté, un officier français. Aurait-elle été utilisée comme agent de renseignement par ce dernier à cause de sa pénétration dans les milieux "indigènes"? On ne sait pas trop. Blessée, à Behima, près d'El Oued, par une confrérie rivale de celle des Kadrya, elle est expulsée d'Algérie et son agresseur condamné à la prison. "La russe de sang tartare" épouse Slimane, officier de la garnison française, pour pouvoir revenir en Algérie. Elle y revient à Alger dont elle dit "Moi qui ai vu bien d'autres villes, j'y éprouve certaines impressions du plus pur Orient". Insuffisant pour Eberhardt, il lui faut "beaucoup d'espace et de vide sous la lumière immense. Voilà le paysage Africain type". Elle est heureuse dans le silence du grand Sud. "Plus d'obstacle à renverser, plus de progrès, plus d'action! On ne sait plus agir, à peine penser: on meurt d'éternité".

Elle y fonde ses espoirs, "la terre d'Afrique mange et résorbe tout ce qui est hostile. Peut-être est-ce la terre prédestinée d'où jaillira un jour la lumière qui régénérera le monde? "En ce siècle de romantisme, nul ne traversa le désert et s'en est retourné sans se sentir plus vulnérable". Qui s'imprégna du vide désertique et n'a pas cru sentir qu'ici "l'homme est plus homme et que le désert l'affranchit ?" Isabelle mourut seule, à l'entrée des grands espaces, emportée par un Oued en colère, elle avait probablement au cou ce foulard vert, symbole des zaouias et de l'Islam qui la fascina.

Elle avait mis un pied en médecine, l'autre en peinture, son destin l'a guidée vers

d'autres vocations. Tout le mythe Eberhardt est dans la puissance de cette vocation et aussi dans cette pensée: "il vaut mieux être grand qu'heureux" (1).

Dans *l'Amazone des Sables*, Claude-Maurice Robert disait d'elle: "Isabelle a du talent, si elle n'est pas une artiste. Et par lui, elle survivra à sa vie éphémère: elle s'imposera au temps. A côté de l'étrange créature qu'elle était, il y avait en Isabelle un observateur sagace et un peintre sensible. "Lucas-Vatin, dans *l'Algérie des Anthropologues* (Maspéro, 1975) dénonçait une grande partie de la littérature exotique, celle des récits des Français sur l'Algérie. Il n'y trouvait que "généralités, banalités se succédant, s'accumulant". Il aimait Isabelle fascinée par l'Algérie, celle qui disait: "Je voulais posséder ce pays et ce pays m'a possédée. "Lucas-Vatin poursuit sa réflexion en nous disant que "Tout le monde ne peut être Isabelle Eberhardt, qui saura quelques années plus tard, transcrire une réalité abordée de l'intérieur".

Ce que l'on peut dire aussi, c'est que, dans des circonstances pénibles et malgré l'imprégnation pernicieuse du milieu colonial, elle sut séparer le juste du mal. Pour toutes ces raisons, nous confie Alain Calmez (*L'idéologie du roman colonial avant 1914*): "Isabelle Eberhardt est devenue un écrivain universel, comme les traductions de ses œuvres en témoignent. Peu d'écrivains coloniaux ont eu cet honneur! Isabelle Eberhardt a bien mérité de la littérature! Quelle image symbolique que de cette jeune apatride autodidacte qui se lance comme un Rimbaud, à corps perdu dans l'aventure de l'écriture".

Quelle est la réalité algérienne et sa perception dans l'œuvre? Quels sont les regards et les jugements portés sur l'administration coloniale, la condition paysanne, les Algériens enrôlés dans l'armée française, le monde des femmes?

II- LA REALITE ALGERIENNE ET SA PERCEPTION DANS L'ŒUVRE D'ISABELLE EBERHARDT

La critique contemporaine est divisée sur ce point, nous précise Simone Rezzoug. Certains estiment que l'entreprise de l'écrivain contribua à saper les mythes dont s'entourait la colonisation, la description de l'univers de l'autochtone, de sa misère, de son exploitation, était une violente dénonciation de la politique française en Algérie. La reconnaissance de valeurs étrangères à l'Europe renversait l'argumentation qui fondait la conquête sur l'opposition civilisation /barbarie.

D'autres commentateurs, par contre, jugent faible et sentimentale l'analyse politique présente dans les textes. La valorisation du fatalisme et de la passivité musulmane, relevant d'une vue exotique de l'Algérie, réduirait dangereusement les aspects conflictuels de la colonisation. Le débat reste ouvert! Denise Brahimi a essayé de dégager l'attitude d'Isabelle Eberhardt envers le colonialisme. Mohamed Rochd n'apprécie guère ses analyses: "Dire qu'elle n'acceptait pas les idées dites modernes et qu'elle était défavorable à une évolution de la société musulmane semble exagéré. De plus, prétendre qu'elle ne connaissait pas l'Islam, son évolution, ses nouvelles tendances au début du siècle, me semble aventureux... Elle a tort de dire qu'elle se sent débarrassée de toute appartenance,... et qu'étant libre, elle peut dénoncer sans réserve l'intrusion étrangère..." (2).

L'on sait qu'Isabelle Eberhardt est, pour le lecteur français de l'époque, et en l'absence d'écrivains de souche maghrébine, "une traductrice privilégiée, romantique et mystique peut-être, mais aussi attentive que possible, de la vie musulmane" (3). Pour cela, Isabelle veut s'appliquer. Son ambition est, à l'instar des Goncourt, de faire "une étude sur le vrai". Avant de partir pour El-Oued, elle se donne comme impératif de noter soigneusement les impressions de voyage, "tout noter", écrit-elle, "faire un plan détaillé", "prendre le maximum de renseignements". Comme les grands réalistes, elle est fidèle aux préceptes énoncés par Maupassant dans sa préface de *Pierre et Jean*, véritables codes obligés de la description réaliste. La réalité nous offre indistinctement des faits de toutes sortes, pour la plupart sans intérêt. Or, "l'art est la réalité choisie et expressive" le romancier ou le conteur devra donc éliminer tout ce qui n'est pas utile à son sujet et mettre en lumière, par la seule adresse de la composition, ce qui est essentiel et caractéristique: "Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera non pas à nous donner la photographie de la vie, mais à nous en donner la vision la plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même" (4).

Les récits d'Isabelle (articles de voyages, contes, nouvelles), plus encore que son roman (*Dans l'ombre chaude de l'Islam*, édité chez Fasquelle en 1906), illustrent ces conceptions esthétiques. Grâce à un choix judicieux des moyens, ils donnent une impression de simplicité, d'équilibre et de condensation. Le style d'Isabelle Eberhardt confirme cette impression de sobriété expressive. Robert Randau, qui la connaissait bien, disait d'elle: "Isabelle a pu écrire quantité de nouvelles où jamais un personnage ne répète un personnage; dans un style net, incisif, souvent brutal. Elle décrivait leur labeur et leurs peines et atteignait sans efforts à de puissants effets dramatiques". Simone Rezzoug note à bon escient que, dans son ambition littéraire, Isabelle y ajoute une dimension nouvelle qui modifie sensiblement le projet. "Il faut apprendre à penser" disent les Journaliers. "Jusqu'à présent, j'ai cherché les lectures qui font rêver et sentir" (5). De là, cette hypertrophie du sens poétique au détriment de la pensée pure. Ce désir d'intellectualiser le perçu laisse à penser qu'elle entendait prendre une certaine distance à l'égard du décrit, qu'elle ressentait la nécessité de faire de son oeuvre non seulement une fresque pittoresque et véridique, mais aussi un instrument pour éclairer son propre rapport au monde.. "Là, poursuit Simone Rezzoug, résident sans doute les limites et l'originalité du discours sur l'Algérie tenu par Isabelle Eberhardt" (6). La participation à une vie quotidienne qu'elle ne se contente pas d'observer donne à son oeuvre un accent passionné que ne pourrait avoir une simple relation de voyage.

"C'est ainsi - note Denise Brahim - que, du dandysme baudelérien au décadentisme aristocratique, elle va passer à ce que l'on pourrait appeler un tribalisme mystique qui comporte une violente critique du colonialisme républicain." Voilà ce qui sépare Isabelle Eberhardt de Fromentin à qui on l'a souvent rapprochée. Ainsi, le Désert fut pour Fromentin, une révélation totale. Le cerveau est conquis, mais aussi le cœur, toute l'âme. Au Sahara, l'inquiète a trouvé sa raison de vivre, sa patrie, sa foi (7).

Ses relations de voyage, ses impressions sur les "choses vues" au cours de ses pérégrinations - note Simone Rezzoug - alimentent les contes et les nouvelles et leur donnent un caractère particulier d'authenticité. Il faut entendre par là non pas la simple garantie du témoignage, mais une technique particulière de présentation des sujets où se trouve réduite au minimum la distance entre le narrateur et l'objet qu'il représente. Dans

Les Journaliers, en particulier, les compagnons de route et de chevauchée font l'objet d'esquisses rapides, souvent, seuls les noms sont introduits dans un contexte de camaraderie ou de proche intimité: la jeune femme ne les regarde pas en portraitiste, elle vit avec eux. Voilà pourquoi la fusion est complète entre le romancier et ses personnages.

Isabelle Eberhardt a dénoncé à plusieurs reprises la fausseté fondamentale de certains jugements exotiques. Elle n'est jamais totalement éloignée des êtres et des paysages qu'elle décrit. L'œuvre certes présente certaines généralisations idéalistes ou violemment dépréciatives (sur les Kabyles assimilés, les Nomades primitifs et fiers, etc) que l'on eut juger naïves ou simplificatrices, mais qui ne sont pas celles d'un touriste. Pour Isabelle qui se fixa dans le "Pays d'élection", le voyage eut d'autres significations: goût passionné des changements, inhérent à son caractère; "fuir l'Europe et aller dans un pays arabe semblable sans doute à celui que j'aime, revivre une autre vie..." (*Journalier*). La vagabonde, la nomade, la sans-patrie sait, depuis son adolescence, que le bonheur n'est point fait pour elle. Ce besoin d'aventure, elle le présente comme un héritage et un impératif de sa destinée: "J'irai solitaire jusqu'à ma mort".

Le pays d'accueil pour cette errante lui permet de contester vigoureusement le système colonial. Mohammed-Salah Dembri nous précise qu' "Isabelle Eberhardt s'attachera à ruiner les mythes littéraires et politiques dont s'entourait le régime colonial. Ce n'est pas en effet le moindre mérite d'Isabelle, qui avait une connaissance étendue de la littérature française, d'avoir contribué à détruire la mythologie orientaliste et exotique qui avait fleuri au XIXe siècle, à contre-balancer les prises de position politiques des littérateurs, visiteurs ou non de l'Algérie. Si elle dénonce l'aventure coloniale, c'est qu'elle avait en mémoire les déclarations ou les écrits d'écrivains qui, tels Balzac, Vigny ou Lamartine, exaltaient l'entreprise impérialiste naissante" (8).

L'administration coloniale

Dans *Pages d'Islam*, Isabelle est sans complaisance pour la politique coloniale, ses réflexions sont centrées principalement sur le problème de la propriété indigène. La critique de l'administration est particulièrement violente. Les colons sont traités avec moins de sévérité que l'institution coloniale elle-même. Ils sont têtus et bornés, indifférents, constituent des clans, se passionnent pour les élections des maires.

Dans *Exploits indigènes*, Isabelle présente des colons enfermés dans leur racisme primaire et capables de faire du vol d'une oie une affaire d'Etat. Simone Rezzoug note aussi que ces spoliateurs sont dangereux pour leur bêtise mais surtout qu'ils ne sont que les jouets de politiciens sans scrupules. Les indemnités pour les terres volées aux paysans ne sont qu'une triste comédie bureaucratique.

La condition paysanne

Comme chez Feraoun ou Dib, la condition paysanne est bien désolante. Les impôts sont la hantise du fellah. Pour s'en acquitter et pour survivre, il emprunte aux usuriers européens ou kabyles et lorsqu'il ne peut les rembourser, ses terres sont saisies et vendues.

Même quand ils parviennent à garder un lopin de terre, les paysans ont une existence miséreuse. Leurs outils, grattoirs et charrues sont archaïques pour retourner une terre pierreuse. Isabelle Eberhardt nous avertit qu'il n'y a aucun exotisme dans l'exposé de cette pauvreté. Dans la nouvelle *Fellah* insérée dans *Pages d'Islam*, elle précise: "Dans ce récit vrai, il n'y aura rien de ce que l'on est habitué à trouver dans les histoires arabes, ni fantasias, ni intrigues, ni aventures. Rien que la misère tombant goutte à goutte sur de la chair habituée, depuis toujours, à sa brûlure".

Telles sont les grandes lignes du contenu explicite des nouvelles relatives à la paysannerie. L'idéologie qui s'y exprime est, sans ambiguïté, une condamnation de l'exploitation coloniale. Mais les structures et les figures mises en œuvre dans les textes sont d'une interprétation plus délicate.

En effet, le schéma des nouvelles qui dépeignent la classe paysanne suit un processus de dépossession jusqu'à l'extrême dénuement. C'est une classe mourante qui nous est présentée. Aucune génération nouvelle ne vient prendre le relais: les fils partent pour la ville ou pour l'armée. Ils s'embauchent comme garçons d'écurie ou pour l'armée. Les pères se résignent ou sombrent dans la folie, partent mendier sur les routes ou trouvent une solution suicidaire en incendiant leurs terres octroyées aux colons.

Les légendes racontées à la veillée et les rites ont la même tonalité désespérée que l'existence quotidienne. L'air des chansons est lent et triste. Isabelle sollicite-t-elle de nous la simple compassion ? La politique coloniale a-t-elle donc réussi dans son projet d'anéantir un peuple militairement vaincu ?

La narratrice interrompt sans cesse son récit et le commente. Ses explications ne visent pas à mettre en valeur des cas typiques ou originaux mais soulignent au contraire l'appartenance au groupe de chaque personnage. Tel trait de caractère, telle réaction trouve sa raison d'être dans un comportement social, dans une histoire partagée par une communauté.

Ce procédé d'élargissement de l'individuel au collectif a un double effet. La généralisation intellectualise ce que le récit pourrait avoir de trop spontané ou de trop pathétique. Elle instaure par là-même un didactisme qui révèle une thèse autrement subversive que le seul appel à la pitié. L'insistance sur des traits communs au groupe fonde la réalité même de ce groupe et lui donne existence.

D'autre part, les textes insistent sur la spécificité et l'autonomie de la communauté algérienne. Servitude certes, mais aussi grandeur. Les textes, dès le départ, établissent un postulat: l'irréductible étrangeté des Algériens au système colonial. Les déshérités refusent un monde qu'ils méprisent et cessent d'entretenir avec lui tout rapport. Méfiance et dédain constituent les similitudes des révoltes individuelles. Les textes se forment ainsi en marge de l'idéologie officielle.

En effet, l'opposition ne se fait plus entre la Barbarie et la Civilisation, mais entre deux civilisations. Les valeurs positives sont celles de l'opprimé. Le châtement ou la récompense du personnage central, selon qu'il a ou non respecté la personnalité de l'Autre, clôture généralement les nouvelles.

La part de sentimentalisme dans l'analyse politique de la situation coloniale semble donc moins grande qu'elle n'apparaît à première lecture. Sans doute Isabelle Eberhardt insiste-t-elle souvent sur la passivité de la population, mais la correspondance et les *Journaliers* prouvent qu'elle était consciente des tensions hostiles qui couvaient dans le

pays.

Les Algériens enrôlés dans l'armée française

On voit à travers les nouvelles les différentes étapes du désenchantement de ces tirailleurs, goumiers et spahis.. Ils sont tous des "enjôlés " (titre d'une nouvelle dans *Pages d'Islam*) croyant trouver dans l'armée une assurance contre la misère et une promesse de vie active et aventureuse, mais la réalité est bien décevante: longues marches épuisantes, querelles, soirées passées au café maure où l'on s'enivre d'absinthe. Les compagnons sont grossiers, les chefs indifférents aux hommes et aux bêtes. Celui qui quitte l'armée par lassitude ou rancœur ne retrouve plus sa place, il demeure pour tous l'askri, le m'tourni.

Le monde des femmes

Les voyages et le vêtement masculin d'Isabelle, dans la vie sédentaire même, l'originalité de son existence, la tiennent éloignée des femmes. Selon Barrucand, elle aurait cependant songé à écrire une série de nouvelles ou un roman sous le titre "Femmes du Sud"; les sujets en auraient été les aventurières européennes qui suivent le mouvement des colonnes sahariennes et qui finissent - souligne Barrucand - "bien ou mal, dans le mariage, dans la mercante ou dans le matronat", la fresque aurait été à la fois sentimentale et ironique.

Excepté le personnage de Véra dans *Trimardeur*, active militante russe, les visages des femmes retenus dans les nouvelles sont toutes des Algériennes. La maraboute Lella Zeynab et Lella Khadoudja, maraboute de Kenadsa partie vivre et mourir à la Mecque rompant avec les siens et surtout avec les usages régissant la conduite féminine excite son âme pieuse et aventureuse.

Mais le plus souvent le lecteur découvre des bergères, des paysannes ou des prostituées qui sont à l'origine d'un triple discours, sentimental, érotique et philosophico-mystique.

La structure du récit de leur vie, peu diversifiée, détruit le stéréotype du bonheur "oriental" dénonçant les mirages fallacieux de la passion. Les jeunes filles ou jeunes femmes incarnent la désillusion, là désespérance. Cloîtrées dans des villes inconnues ou dans des cahutes des "villages nègres" où sévit la prostitution, elles vivent en marge de la société. Leur histoire offre peu de variantes et décrit une trajectoire qui va de l'amour à l'abandon. La conclusion en est la déchéance, la folie ou la mort. Jeunes et belles, elles ont connu un homme qui est devenu leur époux ou leur amant; par la suite ce dernier les a répudiées, ou est parti pour la guerre, oubliant la femme qu'il a jadis séduite. Les récits qui échappent à ce schéma ("Mériama", "Pleurs d'amandiers" remplacent la fatalité de la passion par la fatalité de la vieillesse qui isole la femme dans une nostalgique solitude.

Cette condamnation de la passion prend de plus en plus d'importance -note Simone Rezzoug - au cours des années dans les réflexions d'Isabelle Eberhardt. Dès 1900, elle note dans son journal une discussion avec son ami Archavir: "Sur la question éternelle entre nous de la jouissance. Je soutiens ma théorie: diminuer les besoins et, par là, éviter le plus possible les désillusions et aussi l'émoussement de la sensibilité par les

sensations désagréables et l'aigrissement du caractère" Un peu plus loin mais dans **L'ombre chaude de l'Islam**, elle dit: "Quand j'ai senti mon cœur vivre en dehors de moi, c'était dans la nature ou dans l'humanité, jamais dans l'exaltation charnelle".

On reconnaît là l'écho de la philosophie de Shopenhauer (9) qui eut en France, sur la génération du 19^{ème} siècle une influence exceptionnelle. Dans les années 80, on trouvait en effet dans cette doctrine essentiellement pessimiste, une sorte de théorisation à un vague mal du siècle - de fin de siècle - plus désabusé et plus nihiliste que celui qui s'était saisi de la génération romantique. "Ce shopenhauérisme" fut ce qu'on appela communément, "existentialisme" dans les premières années de l'après-guerre. Isabelle puise dans ce "fond collectif" la reconnaissance de ses idées sur la médiocrité des hommes et y trouve une explication à ses angoisses personnelles sur la souffrance des humbles, y voit exprimées ses propres contradictions et ses difficultés à découvrir sinon la formule, au moins celle d'une vie sans torture. Le plaisir engendre la souffrance, ajoute Schopenhauer, le temps de la satisfaction des instincts est infime, suivent le dégoût et l'ennui. On lit dans les *Journaliers*: "Après deux journées d'ennui mortel (...) et de souffrance physique, je tâche de me remettre au travail ... J'éprouve de plus en plus de dégoût pour ce second moi..."

Dans toute l'œuvre d'Isabelle, enfin, résonne l'écho d'une philosophie qui cherche l'équilibre de l'homme dans l'abstinence, la résignation, l'indifférence au monde et surtout dans la contemplation et dans l'art qui est "une suspension du vouloir vivre".

"Ainsi, écrit Isabelle, me suis-je gardée dans les abandons. Pauvre, j'ai possédé la richesse divine, et j'ai mis ma jouissance la plus enivrante dans la magie d'un crépuscule ardent sur les terrasses d'un village au désert. C'est que, dans ces moments-là, je suis le cœur de la terre". (*Ombre chaude de l'Islam*, p.195)

Si une stéréotypie structurelle condamnait les héroïnes à l'abandon, un procédé d'écriture consistant à introduire systématiquement la description du décor en parallèle avec le personnage féminin leur confère une profondeur que la banalité de leur aventure amoureuse leur refusait. Parfois le décor permet la magnification d'une existence ou d'une mort comme celle de la vieille courtisane Habiba dans *Pleurs d'amandier*. En effet, un montage savant élude la mort en peignant longuement un coucher de soleil dont la couleur rouge trouve un reflet dans la robe de la défunte et les bijoux des pleureuses. Habiba, dit le texte; est morte "sans agonie". La description ici amplifie musicalement les dernières heures d'une pauvre. Ailleurs la symbolique descriptive oppose hier à aujourd'hui, les paysages d'enfance au décor de la mort. Quand Taalith était jeune bergère, elle vivait heureuse dans un "bain de bonne lumière vivifiante", parcourant les coteaux riants dorés par le soleil". La floraison anarchique des taillis, des fougères, est remplacée, dans la maison du vieil Alger qu'elle habite désormais, par une nudité de marbre froid. La puissance de la rêverie sur l'image heureuse de la jeunesse permet à Meriama (fille du sud) de vivre dans un autre temps et un autre lieu - la description permet de déplacer le point d'ancrage de la méditation en la détournant de l'anecdotique (la vie même de Mériama) pour l'ouvrir sur un ailleurs de rêve où le temps n'existe plus.

L'évocation des lieux, malgré la sécheresse générale des récits valorise l'image de la femme victime et passive.

La perception de la réalité algérienne montre qu'Isabelle a du talent. Si elle n'est pas

une grande artiste, "elle s'imposera au temps. A côté de l'étrange créature qu'elle était, il y avait, en Isabelle, un observateur sagace et un peintre sensible" (10).

CONCLUSION

On découvre mieux à présent Isabelle Eberhardt, femme fascinante et fascinée. Malgré une vie tourmentée, si étrange et si aventureuse, elle demeure très proche de nous. En ce début de siècle, elle entre discrètement dans notre littérature, bouscule l'Histoire et devient un mythe. L'Algérie a été avant tout son lieu d'identité et d'affirmation. L'étude présente restitue une voix, mais aussi une écriture qui, au-delà des déformations d'un vécu insolite, permet une connaissance d'une Algérie d'hier, d'une vie concrète et d'un choix existentiel hors du commun dans l'Algérie coloniale.

LES OEUVRES D'ISABELLE EBERHARDT

A sa mort en 1904, Eberhardt n'avait encore rien publié en librairie. Ses nouvelles sont dispersées dans les revues et journaux. "Akhbar", où elle collabora, a fait paraître plusieurs articles d'Isabelle. Elle eut le geste spontané de prendre avec elle ses manuscrits lors de l'inondation qui lui coûta la vie. On trouva sous son cartable une copie de son roman, "Le Trimardeur" et ses notes de voyages au Maroc et au Sud Oranais. La "Dépêche algérienne" publia également quelques-unes de ses nouvelles.

"Akhbar" publia ses notes de voyage au Sud Oranais sous le titre "*Dans l'ombre chaude de l'Islam*". On pense que Barrucand, le directeur de "Akhbar", aurait cherché à tirer profit et gloire au détriment de l'oeuvre d'Eberhardt qui est de cinq volumes:

- *Dans l'ombre chaude de l'Islam* (1905)
- *Notes de routes* (1908)
- *Pays d'Islam* (1920)
- *Le Trimardeur* (1922)
- *Mes journaliers* (1923)

On suppose que seul le premier volume est adultéré.

NOTES

1. Les citations sont tirées de:
 - 1- Raoul Stéphan: *Isabelle Eberhardt ou la révélation du Sahara*, Ed. Flammarion.
 - 2- Denise Brahim: *L'Oued et la Zaouia, lectures d'Isabelle Eberhardt*, OPU, Alger.
 - 3- Edmonde Charles-Roux: *Nomade j'étais, les années africaines d'Isabelle Eberhardt*, Ed. Grasset.
 - 4- Edmonde Charles-Roux: *Un désir d'Orient*, Ed. Grasset.
 - 5- Simone Rezzoug : *Isabelle Eberhardt*, OPU, Alger.
2. Mohammed Rochd, *le Dernier voyage*, pp. 61 à 63.
3. Jacqueline Arnaud; *Recherches sur la littérature maghrébin de langue française*, tome 1, p. 21, thèse.
4. Préface de *Pierre et Jean* et dans *Sur l'eau*.
5. Citons: Maupassant, Pierre Loti, Baudelaire, Dostoïevski.

6. Isabelle Eberhardt n'est pas le premier écrivain européen à se laisser séduire par les charmes de l'exotisme. Avant elle, citons: Fromentin, *Un été dans le Sahara* (1857), *Une année dans le Sahel* (1859); Théophile Gautier, *Loin de Paris* (1865); Alphonse Daudet, *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon* (1872); Maupassant, *Au soleil* (1881).
Rappelons aussi qu'Isabelle Eberhardt n'est pas davantage la première femme à faire figure d'aventurière. A son nom est associé celui de Jane Digby, celui d'Aimée Dubucq de Rivery et d'Aurélie Picard, sans oublier le nom de Lydia Paschoff, romancière, amie et conseillère d'Isabelle Eberhardt.
7. La foi musulmane est aussi très présente dans l'œuvre de Dinét (1861-1929) dont les tableaux sont dans la ligne orientaliste. Réalistes, riches en couleurs, sensuels mais pénétrés de ferveur, ses ouvrages, écrits en collaboration avec Ben Ibrahim, se veulent des peintures de mœurs, très près de la vie des populations du Sud: *Tableaux de la vie arabe* (1904) et *Khadra danseuse des Ouled Nail* (1910), roman de type ethnographique.
Converti à l'Islam et envoûté par la lumière et les visages du sud, Jean Déjeux le placera à côté d'Isabelle Eberhardt dans son chapitre premier : "*Littérature algérienne de langue française: Deux précurseurs enracinés*". Écoutons Jean Déjeux: "Nous plaçons ici, à la charnière pour ainsi dire, deux précurseurs qui ont manifesté non seulement une sensibilité et une générosité algériennes, mais encore une vision du monde analogue. Ils sont sans doute à situer dans le cadre du début du XX^{ème} siècle, mais leur appartenance à la religion musulmane leur a permis de mieux connaître l'Algérie profonde". *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, collection Que sais-je, 1975, p. 57.
8. Salah Dembri, Algérie-Actualité du 25 octobre 1970.
9. Philosophie dont Isabelle avait pu avoir connaissance par ses lectures des Frères Goncourt, de Maupassant, de Loti, d'Anatole France, de Zola.
10. Claude-Maurice Robert: *L'Amazone des sables*, Ed. Soubiron, Alger, 1934, p. 14. □